nore, dans des circonstances assez étranges. Il résulte de l'enquête, immédiatement ouverte, qu'il ne s'agit nullement d'un attentat anarchiste, comme le bruit en avait couru dans le quartier.

M. Berthomieux, coiffeur, habitant une boutique de cet immeuble, effectue en ce moment des réparations de peinture. Les peintres étaient partis, hier soir, à six heures, après avoir renversé sur un poêle par mégarde, de l'essence de térébenthine. M. Berthomieux ignorant ce détail, alluma son feu comme d'habitude.

Un léger incendie en résulta. Comme la cheminée dans laquelle s'embranchait le tuyau du poêle était bouchée, une dilatation d'air se produisit et fit voler en éclats une cloison de l'appartement du premier étage, occupé par Mme Midoux, couturière. Cette cloison fut projetée sur le parquet.

On n'a à déplorer aucun accident de personne, et les dégâts matériels ne sont pas très importants. M. de la Londe, commissaire de police du quartier de la Place-Vendôme, a procédé à l'enquête.

MENUS FAITS

A peine la grève des charretiers de Bercy est-elle terminée qu'une nouvelle grève similaire se déclare à l'Entrepôt général des vins. Ceux-ci demandent un salaire fixe de trente-six francs par semaine et les mêmes avantages que ceux obtenus par leurs camarades.

Les rares voitures qui sont sorties, hier, de l'Entrepôt, étaient conduites par les patrons eux-mêmes.

D'autre part, une grève analogue est sur le point d'éclater à Charenton.

— Deux anarchistes, les nommés Thiébault et Vogt, ont été arrêtés, hier, sous l'inculpation d'avoir à moitié assommé un ouvrier boulanger, nommé W..., qui passait rue de l'Etoile.

Le compagnon Thiébault est celui qui, au mois d'août dernier, se présenta chez M. Maurice Barrès, candidat à Neuilly, et se livra à des voies de fait vis-à-vis de son secrétaire. Il a exposé au commissaire de police que s'il avait frappé le garçon boulanger qui avait porté plainte contre lui, c'est que W... « poursuivait une dame de ses obsessions ».

Le galant anarchiste a été écroué au Dépôt et son camarade Vogt est recherché.

— On a arrêté, hier, une femme Micraut, concierge, 42, rue Jean-de-Bologne, qui s'était approprié une somme de 3,800 francs, montant de deux termes qu'elle avait encaissés pour le compte de son propriétaire.

— Deux superbes nègres, vêtus avec élégance et parlant correctement le français, se présentaient, hier matin, chez un bijoutier du passage du Saumon, sous prétexte d'acheter une montre en or.

Après leur départ, le bijoutier, M. B..., constata la disparition d'une boîte contenant vingt épingles de cravates ornées de brillants.

Le vol se monte à cinq ou six mille francs.

— M. Guilhem, commissaire de police de Levallois, a arrêté, hier, une dizaine de bambins inculpés de vol à l'étalage. L'aîné de ces jeunes malfaiteurs n'a pas quinze ans.

On a trouvé sur eux des paquets de chaussettes, des mitaines, des porte-monnaie, des boîtes de conserves et de bonbons, etc. Les plus âgés ont été envoyés au Dépôt, mais quelques-uns, en raison de leur jeune âge, ont été rendus à leurs parents.

— Un cheval, monté par un palefrenier, s'est emballé, hier matin, rue de Bourgogne. L'animal s'est abattu au coin de la rue de Grenelle, et le palefrenier, un sieur Charpentier, domicilié chez son patron, boulevard des Invalides, a été grièvement blessé.

WILL-EURET

BOITE AUX LETTRES

On se souvient que nous avons publié, ces jours-ci, une interview de M. Victorien Sardou au sujet de ses rapports avec les théâtres anglais. M. Bancroft, directeur d'un de ces théâtres, nous envoie la traduction française de la lettre qu'il vient d'adresser aux journaux anglais, en réponse à M. Victorien Sardou, et que l'impartialité nous fait un devoir d'insérer :

Monsieur le rédacteur du *Gaulois*,

Monsieur,

Je dois, avec regret, donner ma contradiction à l'assertion faite par M. Victorien Sardou et publiée dans votre journal du 20 courant, au sujet de la première de sa pièce, *Dora (Diplomacy)*, à Londres ; mais mon respect pour mon propre honneur et pour la vérité, je m'y trouve contraint.

Lorsque j'ai présenté *Diplomacy*, en 1878, je l'ai annoncé dans le programme comme « adapté pour le théâtre anglais, de la comédie *Dora*, de M. V. Sardou », et à la fin de la représentation j'eus l'honneur d'annoncer au public le nom de l'auteur si célèbre, auquel j'ai télégraphié, à Marly-le-Roi, la nouvelle de l'enthousiasme avec lequel son ouvrage avait été accueilli.

J'ai reçu de M. Sardou une réponse dont les termes ont encore pour moi une grande valeur.

Est-il possible que M. Sardou oublie déjà ce que je n'oublierai jamais : l'inscription qui se trouve sur son portrait : « Souvenir bien cordial au directeur et aux artistes du théâtre du prince de Galles. — M. Sardou, septembre 1878. »

Permettez-moi d'ajouter qu'on ne pouvait pas se servir, en Angleterre, du nom de *Dora* parce qu'il existait déjà le poème *Dora*, de lord Tennyson, et le drame qui en avait été adapté par M. Charles Reade. *Odette*, *Fédora* et *La Tosca* ont été toutes jouées à Londres sous leurs noms primitifs, mais le titre *les Bourgeois de Pont-Arcy* était si évidemment français qu'on dut le changer.

Dans tous les programmes des versions anglaises de ces pièces, le nom de M. Sardou a été toujours mentionné, et je suis tout prêt à vous en envoyer, si vous le désirez, des copies pour l'examen de la part de M. Sardou et de vous-même.

Quant au prix payé pour *Dora*, j'ai l'honneur de vous dire que j'ai donné à M. Michaelis, agent dramatique, pour le droit de jouer la pièce en anglais, la somme de mille cinq cents livres sterling, soit 37,500 francs. Pour *Odette*, *Fédora* et *La Tosca*, j'ai le plaisir de savoir que M. Sardou a reçu, à juste raison, par l'entremise de MM. L. Mayer, les plus fortes sommes qui ont été jamais payées de ce pays à un auteur dramatique français ; à l'appui de cette déclaration, je suis tout prêt à publier les contrats écrits et signés de la main de M. Sardou lui-même.

Veuillez agréer, monsieur le rédacteur, l'assurance de ma parfaite considération.

S. B. BANCROFT.

Garrick-Club, Londres, le 21 nov. 1893.

La parole est à M. Sardou, s'il juge à propos de répondre.

Boulogne-sur-Seine, 23 novembre.

Monsieur le directeur,

J'ai recours, monsieur, à votre obligeance pour vous prier de faire connaître que je suis absolument étranger aux informations publiées ces jours passés par différents journaux au sujet des intentions attribuées à Madame la comtesse d'Eu ou des événements politiques du Brésil.

Dans la visite que j'ai eu l'honneur de faire à votre rédaction, il a été question, exclusivement, comme vous pouvez l'attester, de démentir le bruit du départ du prince Pierre d'Alcantara pour le Brésil.

Je suis chargé de déclarer également ici que Madame la comtesse d'Eu ni Monseigneur le comte d'Eu n'ont, jusqu'au présent, autorisé personne à fournir à la presse des renseignements d'ordre politique.

Recevez, monsieur, mes salutations distinguées.

Baron de MURITIBA,
chambellan de S. A. I. Mme la comtesse d'Eu.

Elle paraît ; soudain l'atmosphère embaumée
Trahit le **Congo** *fin dont elle est parfumée.*

MUSIQUE

EDEN-THÉATRE. — Audition de *Marie-Magdeleine*, drame lyrique en trois actes et quatre parties, poème de M. Louis Gallet, musique de M. Jules Massenet.

Ce fut au mois d'avril 1873 que la *Marie-Magdeleine*, de M. Massenet, fut jouée pour la première fois, à l'Odéon, dans un concert spirituel dirigé par M. Colonne. Le jeune musicien ne s'était encore fait connaître que par des œuvres légères, des suites d'orchestre dont on avait remarqué la brillante instrumentation, et deux opéras comiques sans grande importance. Les artistes avaient l'œil sur lui, car, en dehors de ses pièces d'orchestre où s'affirmait un coloriste, on lui devait deux ou trois cahiers de mélodies vraiment délicieuses, comme le *Poème d'avril* et le *Poème des souvenirs*. Sa *Marie-Magdeleine*, soumise à Pasdeloup, n'avait pas su plaire à ce directeur de concerts, très honnête, très bien intentionné, très épris de musique, mais que les tentatives originales, signées d'un auteur non encore célèbre, ne laissaient point d'inquiéter.

On a raconté, récemment, cette histoire tout au long, avec un peu plus de raillerie qu'il n'eût convenu pour la mémoire du fondateur des concerts populaires. Assurément, Pasdeloup eût été bien inspiré en offrant au public l'œuvre importante de M. Massenet ; mais ce n'est pas une raison d'oublier les services rendus aux compositeurs français par le vieux chef d'orchestre. Je connais des directeurs de théâtres lyriques auxquels on décerne à tout propos l'épithète *d'artistes* et qui ont sur la conscience d'avoir refusé de remarquables partitions. L'essentiel est que ces partitions aient trouvé ou trouvent à se mettre en lumière.

Marie-Magdeleine eut, tout de suite, un vif succès. Le musicien s'était mis en tête d'incliner au drame un sujet sacré dont on n'eût pas manqué, jadis, de faire un franc oratorio. Je ne m'étendrai pas, ici, sur le point de savoir s'il est désirable de faire entrer la musique religieuse ou, d'une façon plus générale, la musique de concert dans la voie dramatique. A mon avis, on n'a que trop de tendances, parmi nous, à se détacher des conceptions exclusivement musicales, où tout se ramenait à un idéal symphonique. Le désir de la scène et la préoccupation du pittoresque détournent les musiciens du grand souci de l'architecture des sons. Leur éducation se fait incomplète ; ils s'amusent aux détails et négligent les larges plans d'un ensemble.

La plupart deviennent infiniment ingénieux ; la vraie force manque à presque tous. Une école n'est vraiment puissante que lorsqu'elle s'est assouplie, tant dans l'ordre des compositions vocales que des instrumentales, par une longue pratique de la symphonie. Et par symphonie, j'entends, cela va de soi, le développement normal et soutenu des idées, nullement des juxtapositions d'épisodes et d'ornements, de descriptions et d'impressions reliées par un fil tout littéraire. Mais ceci vise tout un courant que M. Massenet a suivi, pour sa part, mais qu'il n'a point déterminé. Je dirai même qu'il y a dans sa *Marie-Magdeleine* des pages assez nombreuses où s'accuse un sérieux effort vers la solidité musicale. C'est pourquoi nous mettons cette œuvre au-dessus de beaucoup d'autres qu'il a données depuis.

Ce drame sacré comporte trois actes et quatre parties : la Magdeleine à la fontaine, le Christ chez la courtisane, le Golgotha et la Résurrection. Quatre personnages se lèvent devant nous : la pécheresse, Jésus, Marthe, Judas. Ce n'est plus le temps d'analyser une par une ces scènes connues. On a caractérisé autant qu'il fallait le fond sensualiste du compositeur et ses dons gracieux. Le tableau de la Passion renferme, pour moi, la page maîtresse : l'air de Madeleine au pied de la croix. Au demeurant, ce n'est pas à juger l'ouvrage que nous a convié la direction des Grands-Concerts de l'Eden, mais à témoigner de la bonne volonté d'une nouvelle entreprise musicale. Or, là-dessus, je dirai mon sentiment tout net.

Ce que l'on nous prépare à l'Eden, c'est, surtout, une série d'auditions d'œuvres dramatiques chantées par des artistes en robes de soirée et en habit noir. On se fait sur un tel programme une illusion périlleuse. Les pièces de théâtre, faites pour être jouées, n'ont leur plein effet qu'à la scène. C'est le Théâtre lyrique qu'il nous faut et non une société de concerts, — un théâtre lyrique aussi dépourvu de faste qu'on voudra, mais qui montre les drames sur les planches, à la lumière de la rampe, en des décors au moins approximatifs, et interprétés par des chanteurs revêtus de costumes et jouant leurs personnages. *Parsifal* est, certes, un des plus sublimes chefs-d'œuvre de l'art musical. Eh bien ! *Parsifal* même sortirait meurtri d'une exécution en habit noir, fût-elle la meilleure du monde.

Un mot, maintenant, des artistes chargés des rôles de *Marie-Magdeleine*. Mme Krauss a déployé son admirable style dans celui de la courtisane. La science de la cantatrice tire parti des défaillances mêmes de son organe et l'ardeur de la tragédienne ne s'éteint pas. M. Engel, à qui les paroles de Jésus sont confiées, est, comme à son ordinaire, un chanteur consommé. Mlle Nardi a de belles notes, pleines et moelleuses, au service du personnage de Marthe, et M. Lorrain empâte les vocalises à la classique (et, d'ailleurs, peu attrayantes) du rôle de Judas. Restent les chœurs, qui ont semblé très bons, et l'orchestre, dirigé par M. Colonne et tout à fait à la hauteur de sa tâche.

FOURCAUD

LES PREMIÈRES

THÉATRE DES FOLIES-DRAMATIQUES : Les *Petits Mousquetaires*, opéra comique en quatre actes et cinq tableaux, de MM. Paul Ferrier et Jules Prével, musique de M. Louis Varney.

THÉATRE DE LA RÉPUBLIQUE : *L'Assommoir*, drame en cinq actes et neuf tableaux, de MM. W. Busnach et O. Gastineau, d'après le roman de M. Emile Zola (reprise).

Les mousquetaires d'Alexandre Dumas ayant, grands ou petits, l'habitude des victoires, la direction des Folies-Dramatiques a chargé les minuscules descendants de d'Artagnan, d'Athos, d'Aramis et de Porthos, de protéger l'affiche et de s'y maintenir ferme, jusqu'à l'arrivée du renfort d'une pièce inédite. Des gaillards qui ont su se maintenir jadis trois ou quatre cents fois en scène ont encore aujourd'hui la main assez prompte, l'œil assez vif, le jarret assez solide pour remplir leur mission.

Equipés à neuf, dûment allégés de quelques longueurs, pourvus, par contre, d'un tableau nouveau et la cervelle farcie d'une partition revue, corrigée et agréablement augmentée, les *Petits Mousquetaires* nous ont chanté à leur façon l'immortelle épopée des quatre amis, depuis le jour où ils font connaissance à l'hôtellerie de Meung jusqu'à l'heure angoissante où, à travers mille périls, le Gascon d'Artagnan rapporte à la Reine les ferrets de diamants que cette princesse imprudente avait donnés comme souvenir au duc de Buckingham.

J'ai pour l'œuvre d'Alexandre Dumas une si profonde admiration, qu'à parler franc, je goûte médiocrement ces réductions au millimètre des héros qu'il faut admirer dans leur entier développement. A la rigueur, j'aurais compris qu'on eût l'idée de confier tous les rôles de la pièce à des femmes, les unes gardant les attributs de leur sexe, les autres gentiment travesties en homme. J'aurais eu alors la sensation d'un livre du grand conteur lu par le gros bout de la lorgnette. Mais la vue de l'épée de d'Artagnan, tombant en quenouille aux mains d'une mignonne chanteuse, me choque un petit peu, surtout quand Athos, Aramis et Porthos sont représentés par des échantillons divers du sexe masculin.

Je n'ignore pas qu'en 1885 le rôle du Gascon fut enlevé par Mlle Marguerite Ugalde avec un tel brio qu'on crut voir un fils de Mélingue agitant triomphalement la brette de son père. Je constate également que Mlle Virginia Bouit, héritière de Mlle Ugalde, est tout à fait charmante, bien campée, bonne chanteuse, et marchant de fringante allure, dans les sentiers frayés par sa devancière ou par l'exquise Mme Simon-Girard. Mais je risque tout de même, pour le principe, ma modeste protestation, et, cela fait, je n'en note pas moins avec plaisir le bruyant succès fait par le public à l'ingénieux arrangement de MM. Paul Ferrier et Prével, à la partition élégante et scénique de M. Varney et aux interprètes des *Petits Mousquetaires* : Mmes Thuillier-Leloir, de Bério, Tusini, et MM. Vauthier, Guyon fils, Guy, Riga et Lamy. On a regretté la suppression du rôle de Mme de Tréville, heureuse invention des adaptateurs, dont Mme Desclauzas avait fait un type d'une adorable drôlerie ; mais l'artiste disparue, on a dû couper le personnage qu'elle avait si bien créé, désespérant de la remplacer.

***

Tandis que d'Artagnan espadonnait aux Folies-Dramatiques contre les gardes du cardinal de Richelieu, le zingueur Coupeau donnait l'assaut, dans le théâtre de la République, aux bouteilles de l'*Assommoir* tenu par le père Colombe. Le drame très habilement tiré du roman célèbre de M. Zola par MM. Busnach et Gastineau, a, comme toujours, vivement intéressé le public et l'effroyable et impitoyable leçon qui s'en dégage avait si profondément impressionné les spectateurs qu'à tous les entr'actes les cafés et les marchands de vins refusaient du monde, étant remplis par la foule des consommateurs.

Pour moi, j'avoue qu'obligé de me partager entre les Folies-Dramatiques et le Château-d'Eau, du fait des ingénieuses combinaisons des directeurs de théâtre, qui ne peuvent parvenir à s'entendre pour échelonner les premières représentations, j'ai suivi avec un très vif intérêt les amusants ou dramatiques tableaux qu'il m'a été permis de voir. J'en ai vu assez, du reste, pour avoir eu le temps de remarquer Mme Marthe Marsans, chargée du rôle de la pauvre Gervaise.

Cette très jeune artiste, que nous avions vue pour la première fois, il y a quelques mois, dans *Vaux l'instituteur*, a fait des progrès vraiment surprenants, et la voilà maintenant passée premier rôle de drame sachant son métier. La troupe du théâtre de la République prend, du reste, plus de cohésion chaque jour. M. Grégoire est très joyeux dans le personnage de Mes Bottes, et M. Richard est un excellent Coupeau.

HECTOR PESSARD

La Soirée Parisienne

Que pouliez-vous qu'il fît contre trois ?...

Qu'il courût ?

C'est ce que j'ai fait.

J'ai couru d'abord aux Folies-Dramatiques, où avait lieu une importante reprise des *Petits Mousquetaires*, cette joyeuse opérette empruntée à l'œuvre immense du grand Dumas. Je n'étonnerai personne en rappelant que les auteurs de cet emprunt fort habile sont M. Paul Ferrier et le pauvre Jules Prével, secondés par l'élégant musicien qu'on nomme Louis Varney ; mais j'en étonnerai peut-être quelques-uns en révélant le nom d'un collaborateur masqué qui n'a plus aucune raison pour garder l'anonyme. Il y a, en effet, un quatrième mousquetaire, comme dans le roman, qui n'est autre que M. Victor Koning, ancien directeur du Gymnase, prochain directeur de la Comédie-Parisienne.

Pour cette reprise, les auteurs ont fait dans leur pièce de nombreux remaniements. Le compositeur ayant tenu à écrire plusieurs nouveaux morceaux, les librettistes n'ont pas voulu être moins généreux et ont fait un changement énorme. Le second acte, qui se passait autrefois chez Mme de Tréville, se passe, aujourd'hui, dans la boutique du mercier Bonacieux, ce qui complique agréablement les rôles du joyeux Guyon et de la charmante Mme Thuillier-Leloir. Le rôle de Planchet a subi également de notables améliorations, étant donné qu'il a eu l'honneur d'être distribué à M. Guy, un des ténors les plus réjouissants que je connaisse.

Quant au personnage de Mme de Tréville, qui fut créé par l'étourdissante Desclauzas, il s'est dédoublé pour laisser entrer dans la pièce deux jolies femmes, Mlles Tusini et de Bério.

On n'a pas oublié avec quelle verve, quel entrain et quel succès le personnage plutôt sympathique de d'Artagnan fut joué par la toute charmante Marguerite Ugalde. Aussi, peu de Parisiennes auraient consenti à lui succéder dans un des triomphes de sa carrière. Une provinciale s'est présentée, — elles ont toutes les audaces ! — et la vérité m'oblige à dire que Mme Bouit n'a pas eu à regretter son intrépidité. Douée d'une physionomie intelligente, portant gentiment le travesti, la débutante a reçu le meilleur accueil, et la voilà entrée par la bonne porte dans ce vaillant régiment des mousquetaires dont MM. Vauthier, Riga et Lamy sont les estimables officiers.

J'ai couru ensuite au Château-d'Eau.

Je regrette de le dire, mais à l'heure tardive à laquelle je suis arrivé, j'ai trouvé la plupart des personnages dans un état complet d'ivresse. Pour les excuser, on m'a dit que, depuis le commencement de la pièce, ils n'avaient guère cessé de manger ou de boire. La faute n'en est donc pas à eux, mais à MM. Emile Zola et William Busnach, auteurs responsables de l'*Assommoir*.

Parmi les rares interprètes qui jouissaient encore de leur raison, j'ai remarqué M. Dalmy et surtout Mme Marthe Marsans, déjà très appréciée dans *Pierre Vaux*. Cette jeune artiste a obtenu un succès prodigieux et des bravos, également bien nourris, que ne lui a pas marchandés une salle archi-comble. Les directeurs de la Porte-Saint-Martin et de l'Ambigu ont eu certainement tort de ne pas se trouver là ; je sais bien qu'ils sont occupés ailleurs, mais ça ne fait rien : ils ont eu tort tout de même.

Enfin, j'ai couru à l'Eden, où la Société des grands concerts inaugurait une série de ses auditions bi-hebdomadaires.

Il était de plus en plus tard et la *Marie-Magdeleine* de Massenet touchait à sa fin. J'ai su pourtant que l'interprétation et l'exécution avaient été jugées de tous points remarquables. Certes Mmes Krauss et Nardi, MM. Engel et Lorrain, M. Colonne et son orchestre n'ont eu qu'à se louer de la chaleur du public, mais, en revanche, le public se plaignait un peu de la fraîcheur de la salle. Le nouveau courant musical suffit, nous n'avons pas besoin de nouveaux courants d'air.

Je ne vous donne pas la description des costumes pour une raison bien simple : il n'y en a pas.

FRIMOUSSE

PARFUMERIES REUNIES TOUTES EMPLETTES A PRIX REDUITS 26, Rue Lafayette, Paris.

TOUX-BRONCHITE Pâte et SIROP de Nafé.

Lire, tous les mardis, notre « **Chronique Immobilière** ». Un service spécial pour la Vente et l'Achat de la Propriété foncière fonctionne *aux bureaux du Journal*, tous les jours, de deux à quatre heures. Ce service placé sous la direction exclusive de MM. de Maraumont et Beaucoudray est indépendant des divers services de l'*Universelle*.

LA BOURSE

Du 22 novembre 1893

Le recul de l'Italien, la tendance plus faible de l'Extérieure ont pesé sur les cours de la rente qui, au début de la séance, s'était affirmée dans ses bonnes dispositions de la veille.

Les achats en 3 0/0 avaient fait dépasser le cours de 99, au détriment du 4 1/2, qui perdait jusqu'à 25 centimes au comptant, sur sa dernière clôture.

Des offres d'origine italienne provenant, dit-on, de la baisse des actions du Crédit mobilier, sont venues arrêter le mouvement en avant qui semblait se dessiner sur la rente transalpine.

D'autre part, la baisse des chemins espagnols s'est accentuée ; bien que l'on ait encore diminué toute probabilité de payements en papier, on est forcé de reconnaître que la situation des Compagnies est critique et que la perte au change leur cause un réel préjudice. Puis, la question de Melilla traîne en longueur et demanderait une prompte solution. Pour ces motifs, la rente Extérieure a faibli, entraînant avec l'Italien le reste de la cote.

***

Sur les deux marchés, le 3 0/0 débute à 99 et clôture à 98 90, sans variation à terme d'un jour à l'autre, mais perdant tout le bénéfice des premiers cours. A quatre heures, on est resté à 98 87.

Le 4 1/2 fléchit au comptant à 104 60 pour finir à 104 80. Le terme reste à 104 87 après 104 75.

L'Italien perd 60 centimes au comptant à 80 60 et 45 centimes à terme à 80 85.

Les fonds russes se retrouvent : à 67 60 pour le 3e Emprunt d'Orient, à 99 90 pour le Consolidé et à 81 75 pour le 3 0/0.

La Banque de France est ramenée à 4,025 au comptant, sans transaction à terme.

La Banque d'escompte se traite à 63 75 au comptant et à 60 fin courant, la Banque de Paris à 640 et 636 25.

Le Crédit foncier passe à 1,040, le Crédit lyonnais à 717 50.

Les Chemins andalous fléchissent à 250, le Nord de l'Espagne à 105. Le Saragosse reste à 137 50. Le recul sur les différentes obligations est plus significatif.

Panama est encore plus faible à 15. Quant au Corinthe, sa baisse dégénère en déroute : l'action ancienne tombe à 45 50, la nouvelle à 185, et l'Obligation hellénique à 315.

Marché en banque

L'Extérieure espagnole intéresse particulièrement la spéculation. Les événements du Maroc, la tension du change et les dépenses faites et à faire pour l'appel des réserves donnent champ libre aux funestes efforts des baissiers. C'est ainsi que l'on clôture à 60 13/16, après 61 11/32 au début.

Le Portugais est encore à 19 11/16.

Le Hongrois se tient à 94 3/16, après 94 3/8 au plus haut.

Les fonds turcs continuent à profiter des bonnes dispositions du public : la série C clôture à 24 25, la série D reste à 22 37, après avoir fait 22 47 au plus haut ; la Banque ottomane semblait sortir de sa torpeur ; après un bon début à 592 50, elle s'était élevée jusqu'à 593 25, mais elle se retrouve en clôture à 591 25 ; l'Ottomane consolidée est ferme à 413 12, les Tabacs fléchissent à 406 25, après 409 37 ; c'est peu de chose après un si grand mouvement de hausse.

L'action Rio-Tinto est lourde à 358 75.

La De Beers est sans changement à 408 12, malgré les efforts de ses thuriféraires.

La Chartered

M. C. Rhodes, après avoir taillé en pièces les Matabélés, vient de traiter les actionnaires de la Compagnie sud-africaine comme s'ils étaient de simples nègres, sujets de Lobengula.

C. Rhodes, le Victorieux, qui a répété à satiété qu'il n'avait besoin ni d'argent ni de personne, qu'il ne voulait rien changer à son capital-actions, qu'il n'avait jamais eu l'idée de créer des obligations, etc., vient d'un seul coup, et grâce à la complaisance d'une assemblée triée sur le volet, de porter son capital de 1 à 2 millions de livres, de créer pour un million sterling d'obligations et d'avouer que Cecil de Beers avait prêté à Rhodes Africain les subsides qui lui étaient nécessaires pour mener à bien son œuvre de haute moralisation.

La sauce qui fait passer le poisson porte le nom de United Concessions Co ; c'est l'instrument qui aura servi à l'habile prestidigitateur. Mais il aura beau nous dire que le million d'actions nouvelles sera précieusement conservé par les actionnaires de la United Concessions, nous nous permettrons de lui répondre que nous n'en croyons pas un mot et que la tenue chancelante de la Chartered se transformera en un effondrement définitif quand les nouveaux titres viendront inonder le marché, ce qui ne saurait tarder.

Informations financières

Opérations des Caisses d'épargne ordinaires du 11 au 20 novembre 1893

Dépôts de fonds..... Fr.	5.546.206 »»
Retraits de fonds.....	7.884.375 »»
Excédent de retraits.....	2.338.169 »»
Excédent de retraits du 1er janvier au 20 novembre 1893	203.736.445 »»

A. CLÉMENT.

PETITE BOURSE DU SOIR

(*Cours de 10 heures*)

3 0/0.....	98 87 1/2
Turc.....	22 40
Banque ottom.	591 25, 591 87
Extérieure....	60 7/8, 61 1/16
Rio.....	360, 361 25
Hongrois.....	94 1/4, 3/8
Tabacs.....	406 25, 406 87
De Beers.....	407 50, 406 87

Marché ferme.

A. C.

SIROP-ZED Efficacité rapide RHUMES, TOUX COQUELUCHE, 22 et 19, rue Drouot

CACAO LACTÉ de CH. GRAVIER 6 fr. le kilo. Dans toutes Epic. et Pharm. Dépôt Principal : 44, Rue du Louvre, Paris

FRUITS CONFITS EN BOITES ET CORBEILLES de J. NEGRE, à GRASSE. Catal. fr. sur demande

ROYAT Anémie, Dyspepsie, Goutte, Rhumatisme, Gravelle, Eczéma, Asthme, etc.

SIROP & PÂTE BERTHÉ *à la Codéine pure.* — Contre Bronchites, *Rhumes*, Grippe, *Enrouements*, Insomnies, Irritations de Poitrine. (*Dans les Pharmacies*)

WYNAND FOCKINK
AMSTERDAM
CURAÇAO, ANISETTE, CHERRY BRANDY, etc.
Dépôt unique : 2, Rue Auber, PARIS
EXPÉDITIONS EN PROVINCE

PLUS DE MAUX DE DENTS ! PAR L'EMPLOI DES DENTIFRICES des RR. PP. BÉNÉDICTINS ELIXIR POUDRE ET PÂTE de l'Abbaye de Soulac INVENTÉS en l'an 1373 VENTE EN GROS : SEGUIN, BORDEAUX Détail dans toutes les bonnes Parfumeries, Pharmacies et Drogueries. EXIGER la Signature du PRIEUR Dom Magueloonne

EN PROVINCE

RIOM (Puy-de-Dôme). — On n'a sans doute pas oublié le drame de Clermont-Ferrand, où M. de Rahden tuait d'un coup de revolver, en pleine représentation, un officier danois qui poursuivait depuis longtemps de ses assiduités sa femme, engagée comme écuyère dans le cirque Brésilien, installé place de Jaude.

M. de Rahden a été dirigé de la prison de Clermont dans celle de Riom pour être jugé devant la cour d'assises du Puy-de-Dôme, à l'audience du lundi 4 décembre.

M. de Rahden est d'assez bonne humeur. Il estime « qu'il avait à venger à la fois son honneur et celui de sa femme ».

Au lieu de se servir du chemin de fer pour effectuer le trajet de quatre lieues entre les deux villes, il a préféré le faire en landau. Il en a profité pour se donner le plaisir fort naturel, après plusieurs semaines de réclusion, de faire à pied un bout de chemin.

A peine arrivé, M. de Rahden s'est senti

DEHAYNIN Père et Fils 188 Faub. St-Martin CHARBONS, ANTHRACITE, COKES, BOIS CHARLEROI 1er qual. 50 fr. les 1,000 k. 2e — 48 fr. — Anthracite anglais 52 fr. — Mêmes conditions par sac de 50 kilogs.

HUILE de FOIE de MORUE de HOGG FRAIS LA PLUS ACTIVE, LA PLUS AGRÉABLE ET LA PLUS NOURRISSANTE. 2, rue Castiglione, Paris FLACON TRIANGULAIRE, FRANCO 4 FRANCS 6 FLACONS POUR 20 FRANCS.

Feuilleton du « Gaulois »
DU 23 NOVEMBRE 1893

65

MARCIENNE

XII
(Suite)

Elle le rapprocha contre elle d'un geste de violence et, le serrant sur sa poitrine :

— Ce n'est pas mon fils qui s'en va, ce n'est pas mon enfant, c'est un autre Daniel. Pourquoi le mien s'en irait-il ? Que lui ai-je fait ? Le mien, mon Daniel, mon fils, mon petit enfant, je le garde avec moi, toujours, toujours... Et si par hasard il m'échappait, il lui faudrait bien me revenir. Où mieux qu'ici trouverait-il l'amour sincère et les sincères abnégations ?

Daniel entendait : pour Marcienne, ce départ était une fugue momentanée. De prochaines lassitudes, des mécomptes sur le nouveau chemin, le découragement des nostalgies le ramèneraient vite. De là son calme : elle ne croyait pas. Devait-il insister, la forcer de croire ? Pourquoi faire ? Ce serait cruel. N'importe, il eût souhaité plus que ce froid adieu.

Marcienne descendit avec lui les marches du perron. Au bas, piaffaient les chevaux. Il enveloppa la maison, la cour, les lointaines montagnes d'un long regard. Les reverrait-il jamais ? Non, selon toute apparence ; oui, selon les calculs de sa mère. Et, bercée de cet espoir, elle le laissait partir sans demander d'être tenue au courant de sa vie, sans s'informer de la direction que prendraient ses pas. Elle n'avait ni posé une question, ni tenté de le retenir. Elle faisait bien : il eût refusé de répondre, refusé de rester. Tout de même il était dur de s'en aller ainsi, pour toujours, avec le banal salut des déplacements vulgaires.

Gagné à la fin d'une émotion dont il s'estimait ridicule d'être seul la proie, il eut honte d'en montrer le spectacle et sauta en voiture.

— Adieu, maman !

Elle s'obstinait dans son espoir : aucun voile ne ternit la limpidité des beaux yeux, elle dit d'un accent de très douce, mais très ordinaire caresse :

— A bientôt, mon enfant.

Daniel ne put faire à Sabine l'effet produit sur lui par tant de placidité. Elle lui avait comme mis au cœur de la glace. Par bonheur, il allait trouver un brasier où la foudre, le beau soleil d'amour vainqueur des nuages et des neiges.

Le beau soleil d'amour ne se dépêcha guère de luire. Mme de Roisy semblait préoccupée. C'était tomber de Charybde en Scylla.

— Ce que je viens de dire vous attriste ?

— Non, mon ami. Je m'y attendais.

Elle savait bien les motifs du calme de Marcienne.

— Vous vous attendiez à ce qu'on me laissât partir du Fiez...

— Sans jouer la tragédie ? Pour sûr.

— Cependant, il serait assez naturel, en pareille circonstance...

— Eliez-vous désolée, vous ?

— Mon Dieu, pourquoi de cacherais-je ? j'avais du chagrin.

— Votre mère aussi.

— Il n'y a point paru.

— Pas plus qu'il n'y a sans doute paru chez vous.

— Moi, c'est différent ; je me devais, puisque la séparation est mon œuvre, de... Et puis, je ne reste pas seul, moi !

— Enfant !

— Oui, je vous ai, Sabine ; et si je ne vous avais pas...

— Jamais vous n'auriez quitté le Fiez ?

— Jamais.

— Eh bien, mon ami, le cas de Mme votre mère est identiquement le même, à cela près qu'au lieu de m'avoir, moi...

Des doigts il lui ferma les lèvres et dans une prière (naguère, c'eût été un ordre) :

— Ma petite Sabine, ne soyez pas méchante.

— J'y suis, ma foi, si peu en train ! Vous me connaît vos rancœurs, je tâche de les réduire aux justes proportions. Mais j'ai bien trop de tracas en tête pour m'occuper de mes voisins.

— Quel tracas ?

A son tour, elle lui effleura les lèvres de ses mains tièdes et parfumées.

— Cela ne vous regarde pas, beau sire.

— Déjà des secrets ? J'en veux ma part. Il me la faut.

— Curieux !... Vous ne l'aurez point. Seulement, rappelez-vous : mes secrets, vous y êtes toujours mêlé.

— Alors, pourquoi ne pas me dire ? Désormais nous ne devons avoir qu'une pensée.

— Oui, ce serait le ciel. Je vous promets, cela viendra.

— C'est tout vous.

— Ah ! mais non, pas encore. Quand nous aurons abandonné ce pays.

— Et comme dès ce soir.

— Voilà... Dès ce soir, aussi vite, je n'en sais rien.

— Sabine, j'ai votre parole.

— Je ne la reprends pas, je suis même résolue à la tenir : si c'est possible.

— Tout est possible avec de l'amour.

— Dans les romans, oui ; dans la réalité... Or, il y a déjà trois heures que je patauge en pleine réalité. Tenez, vous êtes un tyran ; vous allez m'obliger d'avouer des choses...

— Je ne vous oblige pas, je vous conjure.

— C'est encore pis. Eh bien ! voici la vérité. Nous partons pour un long, long voyage, n'est-ce pas ?

— Eternel.

— Ainsi jugez !... Et tout de suite ?

— Oui, nous l'avons décidé hier.

— Mais nous l'avons décidé dans un premier élan du cœur, un peu comme des enfants. Par bonheur, quand vous n'êtes pas là, j'ai de la raison pour deux. Tandis que vous vous désoliez au Fiez, moi, je causais avec mon homme d'affaires. Et... et je ne saurai que ce soir s'il peut me donner tous les fonds nécessaires.

— Les fonds ?

— On ne réalise pas une fortune en cinq minutes, ni même en cinq jours. Charmant de s'aimer, mon Daniel ; mais il faut de l'argent. Le bon Dieu fait crédit, les hôtels, pas.

De l'argent ! Y avait-il seulement songé, lui ? C'est vrai, il en fallait, beaucoup. Deux ou trois cents louis traînaient dans ses tiroirs ou dans ses poches, une misère ! Tout au plus de quoi partir. Et après ? Elle ne savait sa fortune ! Etait-ce donc sa fortune qu'il comptait vivre ? Comprit-elle une minute cette idée ne lui avait-elle traversé l'esprit ? Comment n'avait-il pas réfléchi que, hors des libéralités de Marcienne — et bien des fois elles lui avaient paru insuffisantes — loin du Fiez il ne serait plus qu'un pauvre ? Quelques jours auparavant, il refusait un gros capital, cette donation d'une moitié de biens considérables ; il la refuserait de nouveau, soumis à la même épreuve ; il ne mangerait point de ce pain-là, mais il mangerait encore moins de l'autre. Il allait chercher, trouver... Trouver quoi ? chercher auprès de qui ? A quelle porte frapper ? On lui demanderait des garanties... de qui était-il fils ? il n'avait plus ni père ni mère !

Cette pensée que Sabine, le sachant sans ressources, au lieu de lui signaler l'écueil, s'ingéniait à le tourner, cette pensée, loin de l'attendrir, l'irritait. Cette manière de n'être compté pour rien lui apparaissait comme une déchéance.

— Je